

post_production

cindy coutant, emma cozzani, jimmy richer, emmanuel simon

Initiative primée par le ministère de la Culture dans le cadre de son appel à projet 2015 « Soutien à la professionnalisation et l'émergence artistique », *Post_Production*, initié par les écoles supérieures d'art de Montpellier, Nîmes, Pau-Tarbes, et Toulouse, est un programme destiné aux artistes émergents.

Outre l'AIC – Aide à la Création Individuelle – attribuée par la DRAC, et des initiatives personnelles issues de certains Centres d'art et lieux associatifs, il n'y avait pas à ce jour de dispositif structuré d'accompagnement des jeunes artistes nouvellement sortis des écoles d'art de la région Languedoc-Roussillon-Midi-Pyrénées.

Si l'on peut espérer que cette initiative soit reconduite voire pérenniser – avec de nouvelles inventions et nouveaux partenaires – cette première édition s'est construite en partenariat avec le Frac Languedoc-Roussillon à Montpellier et Lieu-Commun à Toulouse.

Heureuse concordance d'enthousiasmantes initiatives, *Le Printemps de septembre* de Toulouse lance cette année, en collaboration étroite avec l'Institut supérieur des arts de Toulouse la première édition du « Choix du Printemps » qui distingue des artistes diplômés de l'isdaT. Ce prix sélectionne dans un premier temps trois artistes et leur offre, en sus d'une exposition à *L'Adresse* – nouvel espace occupé à l'année par *Le Printemps* –, un accompagnement professionnel, une visibilité ainsi qu'une dotation de production pour la réalisation de leur projet. Il invite ensuite un lauréat à produire une exposition monographique à *L'Adresse*.

Les nommés du *Choix du Printemps* 2016 sont Romain Ruiz-Pacouret, Marine Semeria et Emmanuel Simon.



Post_Production #1 permet donc aux jeunes diplômés des écoles d'art mais qui ont déjà entamé un parcours professionnel, de mener à bien un projet artistique grâce à l'accompagnement d'acteurs professionnels dans toutes les étapes de son élaboration, leur offrant une résidence – mars et avril 2016 à Lieu-Commun, cette année – où ils bénéficient d'un espace de travail, d'un accompagnement technique et artistique, puis une exposition de leur travail au Frac Languedoc-Roussillon à Montpellier à l'automne 2016 sous la bienveillance du directeur et des équipes de l'institution, ainsi qu'une bourse d'un montant de 2000 euros.

Les 4 lauréats 2016 sont Cindy Coutant, diplômée de l'ESAP (Pau-Tarbes), Emma Cozzani de l'ESBAN (Nîmes), Jimmy Richer de l'ESBAMA (Montpellier) et Emmanuel Simon de l'isdaT (Toulouse). Jean-Paul Guarino

Jimmy Richer ne se lasse pas de raconter des histoires. L'univers narratif que ses œuvres développent, nourri par une quête de connaissances et de savoirs, savants ou vernaculaires, trouve ses débouchés dans l'image dessinée et dans la sculpture d'objets. Ces médiums, employés pour livrer les potentiels éléments d'un récit, cristallisent les formes imaginées à partir de marqueurs souvent issus des temps médiévaux et modernes, débusqués dans l'épaisseur de référents historiques extraordinaires, burlesques, fantasques ou anecdotiques et ce faisant toujours porteurs d'événements et de faits de la culture occidentale. Par ce biais, Jimmy Richer fait surgir dans son travail, entre autres choses, les motifs d'une danse macabre plus drolatique que dramatique tant les squelettes mortifères semblent devenus inoffensifs, dépossédés de leur pouvoir d'effroi ; celui aussi d'un cercueil vertical traversé de néons lumineux, pour suggérer la réminiscence d'un dogme chrétien à propos du corps considéré comme ce lieu que l'on est condamné à porter de notre vivant comme il est condamné à sa mise en bière. Dans la continuité de cet intérêt pour des représentations issues d'un registre religieux, il y a cette histoire tout à fait rocambolesque dont l'on saisit un fil par l'intermédiaire de la représentation de la figure du Pape bénissant un étron fumant : sous le titre *Sitôt que sonne votre obole, Du feu brûlant l'âme s'envole*, la fresque convoque la mémoire de Johann Tetzel, prédicateur catholique allemand du *xv^e*, resté célèbre pour avoir été pris à son propre piège pour le trafic d'indulgences organisé par le Vatican dont il faisait commerce à son avantage. Si ce qui est lu et découvert par l'artiste au cours de ses investigations relève de sources littéraires, archivistiques ou médiatiques, la traduction visuelle qu'il en propose relève d'une approche figurative qui fait disparaître leur origine au profit d'un imaginaire qui a trouvé son style propre et qui révèle l'intérêt de l'artiste pour la bande dessinée, ici privée de son vocabulaire. Il faut donc s'accrocher aux motifs proliférants des représentations pour lire ces histoires, en saisir la possibilité d'un début, d'une fin ou d'un milieu, tant elles ne font aucun recours à la linéarité d'un schéma narratif traditionnel : la fulgurance de l'invention qui opère à leur rencontre, à laquelle fait assurément confiance Jimmy Richer, oblige en cela à ne pas faire l'économie du verbe. Ce faisant, du point de vue du regardeur, ce pouvoir d'apparition du mot à l'image et inversement sollicite avec assiduité la capacité de résurgence de ces tranches d'histoire(s) à partager. Mickaël Roy



Jimmy Richer

*Sitôt que sonne votre obole,
Du feu brûlant l'âme s'envole.*

Work in progress, 2016. Feutre et encres

Si elles sont à voir, les images ont aussi des choses à dire. En cela, elles peuvent bien agir comme des adresses, des objets à lire. A ce propos, **Emma Cozzani** conçoit des formes visuelles qui usent d'une parole sans bavardage, par extraction d'indices prompts à produire une manifestation discrète (graphique, fixe ou en mouvement), tandis que d'autres formes (sonores ou performées pour de récentes tentatives) font aussi image par ce qu'elles donnent à voir et à entendre (un corps, une voix), peut-être même à entendre-voir. Puisque les outils du langage contiennent, à cet égard, les conditions d'existence de représentations sous-jacentes, latentes, à venir, de ce qui est énoncé (un récit, une description, une abstraction même), peut naître assurément une représentation. Ce faisant, de cette projection visuelle, l'œuvre fonctionne comme une zone à partir de laquelle s'opère une traduction : ce qui est lu, peut être imagé, vu, mais aussi perçu, et plus encore déchiffré en fonction de l'incertitude du chemin qui existe entre la formation d'une image – son information – et sa désignation. Aussi, le langage visuel développé en rapport aux sources premières sollicitées (des graffitis sur un bloc de papier, un texte de Marguerite Duras, un épisode mythologique, etc.) produit un effet de trouble dans la reconnaissance de ce que l'image, *in fine*, contient comme signes d'identification, de lecture, de compréhension, et éventuellement d'élocution : c'est là, souvent, que se produit paradoxalement, tantôt un bruit, tantôt un silence car si ce que l'on voit devrait pouvoir se lire, et s'entendre donc, il apparaît parfois quelque résistance au seuil de ce qui se forme devant les yeux et au bout de la langue. En cela les signes de ponctuation extraits d'une double page des *Confessions d'un compositeur* de John Cage dans lesquelles l'auteur revient sur les intentions de *4'33''* (*Silent prayer*), reproduits par transfert, ne livrent aucune information car ils possèdent en eux l'absence des mots, disparus, qu'ils encadrent habituellement, et provoquent ainsi de multiples respirations, laissant de l'espace au souffle dans le même temps qu'ils empêchent la langue de s'accrocher intelligiblement. A l'égard de ce qui demeure d'une expérience faite d'un langage soustrait, le projet *Reading space* s'emploie à traduire moins qu'à bruir l'apparence visuelle d'espaces architecturés, de leur description littéraire à leur mémorisation, compte tenu que leur apparition est soumise à la disparition contingente de leur progressive circonscription. C'est donc dans une ambivalente présence qui frôle l'absence, que les formes que développe actuellement Emma Cozzani vont au-devant de la perception sous l'impulsion d'un regard préhenseur : telles des figures familières et aussi vives que des revenants. Mickaël Roy



Emma Cozzani

Reading Space, 2016 (en cours)

Photogramme extrait de captation vidéo de dessins sur calques à partir de descriptions textuelles

On pourrait croire qu'**Emmanuel Simon** pratique la peinture comme un peintre. Tout y est, ou presque, pour que l'image apparaisse : toile, peinture à l'huile, et reconnaissance d'un espace pictural autant qu'il est visuellement architecturé mais vide de tout élément de décor et de personnage, de toute action. Cela pourrait s'arrêter là : la peinture peut bien être une image manquante. Face à ces absences, on pressent pourtant la potentialité d'une représentation supplémentaire : c'est en effet lorsque le point de vue choisi vient à être représenté en fonction du contexte de réalisation de la peinture, que l'acte pictural peut encore avoir lieu. C'est un protocole constant : les conditions des situations de travail, un lieu d'exposition souvent, déterminent le programme de la peinture qui devient une scène à habiter, à augmenter. En cela, il s'agit pour la peinture de trouver, doublement, sa place. Car à l'espace bidimensionnel et perspectif premièrement construit à grands traits, s'ajoute la disponibilité de cet espace à partager qui consent à l'intervention d'un artiste invité. Nu et neutre comme la galerie d'un white cube, cet espace est conçu comme le point de départ d'une co-conception par délégation, d'une œuvre qui dépasse le geste du premier auteur : tandis que la part d'autorité de celui-ci s'abandonne volontiers dans l'avenir incertain de la réponse qu'implique cette « carte blanche » adressée à un second auteur qui s'en empare selon des opérations à chaque fois différentes – de la superposition d'un nouvel objet pictural au recouvrement et à l'intervention au sein de l'espace préparé, jusqu'à l'association de formes en dehors de cet espace –, l'intérêt de la sollicitation réside assurément dans la mise en dialogue des signatures. D'ailleurs, le titre de chaque peinture élargie ainsi réalisée procède du nom de l'artiste invité, soulignant que l'acte de la peinture autant que celui qui en est porteur sont à considérer comme les sujets de la contribution. Initiée depuis 2014, cette démarche d'ouverture de la toile à d'autres mains répond à un impératif qui oblige souvent les jeunes artistes, hors de l'environnement de l'école, à inventer les occasions de leurs collaborations. Par ailleurs, en abandonnant progressivement la prise en charge individuelle de l'acte de création jusqu'à son terme, Emmanuel Simon poursuit une pratique paradoxale, à travers laquelle l'addition procède d'une soustraction, autant qu'il contribue au dépassement du métier de peintre vers un champ où l'artiste devenu intermédiaire revendique moins son savoir-faire personnel que son souci de laisser-faire et de voir-faire l'autre. Mickaël Roy



Emmanuel Simon

Rebecca Konforti. 2015. Huile sur toile, 150 x 100 cm.
Elise de Castelbajac « invitée » à l'atelier. 2016

En plein rêve, il se peut que les mots se réveillent. La tête habitée de phrases, un jour - une nuit, **Cindy Coutant** a entendu et reformulé les yeux plissés : « On ne peut pas assurer la survie d'une érection à l'oreille ». De là, devant l'anomalie du langage, les mots ne peuvent pas tout, alors il faut bien tenter une traduction. De là, les mots s'ajoutent, s'augmentent, et de l'énigme de départ, ce n'est pas toujours la compréhension qui vainc. Il se peut même que l'opacité gagne encore du terrain. C'est bien d'ailleurs l'avantage du langage : lorsqu'on l'étire, même les yeux ouverts, même l'esprit bien clair, l'intelligibilité n'a pas encore gain de cause. C'est bien connu : le songe peut lui aussi être éveillé, et ainsi se poursuivre, et bégayer. Néanmoins, lorsque le langage pose problème et mérite une exploration, alors, Cindy Coutant s'essaie à la mise en fiches – le poète Lev Rubinstein disait que cette technique était pour lui le moyen de développer par chaque fiche « une unité rythmique polyvalente » : et il est vrai, chaque note produit l'effet d'une mise en mouvement, d'une percussion. L'écriture comme remède ? Mais l'écriture comme moyen vain de circoncrire. Car l'écriture oblige à aller toujours plus loin : puisque « l'oreille n'est pas une condition suffisante à l'édification ». Que faut-il faire pour y comprendre quelque chose – pour y voir clair – pour tout faire tenir ? Prière de dresser, s'il-vous-plait ! La réponse se trouve peut-être sur une table rêche. Là, sur l'établi du travail qui n'a pas besoin de résidence ni d'atelier permanent, la recherche s'agrippe partout où l'esprit se frotte, le coude sous le menton et sous la langue – avec « l'intime conviction qu'à la fin il peut se passer quelque chose » : à la fin de l'attente, lorsque quelque chose tombe, impressionne. Devant l'événement impromptu, il faut néanmoins réagir avec un peu d'ordre : classer, pour savoir « ce que c'est » et pourquoi « faire », et « faire ça ». Accordant tout crédit à la capacité réflexive inhérente à l'individu qui s'en donne le temps, Cindy Coutant ne voit aucun problème à ajouter des virgules là où il y a des zones d'ombres, et pousser la précision là où il y a des scories et quelques embouteillages dans le vocable ou dans l'image. Puisqu'il s'agit d'affûter le langage, de le rendre efficace, percutant – quitte à le tordre, à l'essorer, à le replier de manière symétrique comme une tautologie – moins lisible que tranchant. Cet effort mérite bien l'érection de quelques monuments, symboles précaires pour quelques instants d'un langage toujours insuffisant ; et même de faire place nette, de délimiter une certaine surface de réparation, compte tenu des difficultés de son élucidation. Mickaël Roy



Cindy Coutant

Surface de réparation. 2016. Lecture-performance, 15 mn.